

« À la découverte des plantes sauvages comestibles » pour se réapproprier des espaces verts et contribuer à la résilience alimentaire urbaine ?

Propos d'étape sur une recherche-action collaborative en Seine et Marne.

Auteur : Nicole Rodda

Fonction : doctorante en anthropologie,

Laboratoire de recherche : GRAC – Groupe de recherche apprentissage et contexte – EHESS Paris

Adresse administrative : bureau 841, 190-198 Avenue de France, 75013, Paris

E-mail : nicole.rodde@ehess.fr

Auteur 2 : Christophe Zander

Fonction : président de l'association sans but lucratif Connected by Nature, Fontainebleau

E-mail: christophe.zander@laposte.net

Remerciements : Nous tenons à remercier tous les participants au cycle de formation "À la découverte des plantes sauvages comestibles", pour avoir accepté de participer activement à cette étude, et pour leur patience face aux nombreuses questions que nous leur avons posées via le questionnaire. Merci à toute l'équipe de *Connected by nature* et à François, le formateur : sans sa compétence et son enthousiasme, la formation, et donc cette recherche, n'aurait pas pu avoir lieu.

Introduction

Une palette de pratiques émergentes, autour de l'agriculture et de l'élevage urbains et périurbains, contribue aujourd'hui à réorganiser le rapport de nos sociétés à la nature. Peu étudiée à notre connaissance, la cueillette tient, parmi ces pratiques, une place particulière puisqu'elle implique de conquérir et d'occuper des espaces le plus souvent interstitiels, ou autrement codifiés dans les usages : en ce sens, elle peut être perçue comme subversive ou marginale, et rencontrer des difficultés dans sa légitimation¹. Pour ses pratiquants, au contraire, elle peut constituer une forme forte de réappropriation des espaces et de redécouverte de la nature, à grande valeur sociale.

En s'appuyant sur un cycle de stages de formation à la cueillette des plantes sauvages comestibles organisé par l'association *Connected by nature* (CBN), dans la commune de la Genevraye (département de Seine-et-Marne, région Île-de-France), et en empruntant les chemins de la recherche-action collaborative (RAC), notre étude vise à problématiser cet objet jusque-là peu présent dans la littérature francophone, et plus généralement peu travaillé dans le contexte des villes européennes.

L'objectif général de notre démarche est de comprendre comment cette activité particulière est mise en réflexivité par les participants à la formation, en interrogeant l'impact de celle-ci tant sur leurs représentations de l'environnement, de la nature et de l'alimentation que sur leurs pratiques nourricières.

La première partie de l'article illustre le contexte de l'étude collaborative, à savoir comment elle a émergé de la rencontre entre l'intérêt scientifique d'un chercheur et la nécessité de mise en perspective de ses actions qui était ressentie par l'association *Connected by nature*, promotrice du stage « À la découverte des plantes sauvages comestibles » (PSC). Pour ce faire, la composition, les objectifs et les valeurs de l'association sont ici présentés.

¹ McLain R. et al., (2014). « Gathering "wild" food in the city: rethinking the role of foraging in urban ecosystem planning and management », *Local Environment*, vol. 19, n.2, p.221.

Par la suite, seront expliquées, avec les mots des membres de CBN, les raisons pour lesquelles un volet de recherche, et plus particulièrement de recherche-action collaborative, a été intégré au sein des projets de l'association. Enfin, seront illustrés les objectifs spécifiques du stage PSC.

Cette présentation permettra de saisir quelles sont les représentations de départ de CBN vis-à-vis de la cueillette de plantes sauvages comestibles et de la formation, afin, dans un deuxième temps, de les mettre en perspective avec celles des participants au stage.

La deuxième partie de l'article sera dédiée à la présentation de la démarche de la recherche-action collaborative et à la méthode de recueil de données mise en œuvre lors du stage « À la découverte des plantes sauvages comestibles ».

Enfin, une troisième partie illustrera les résultats préliminaires de l'enquête en cours, c'est-à-dire les résultats relatifs aux données recueillies à l'occasion du premier des trois stages du cycle de formation. Y seront exposées les représentations associées à la cueillette par les stagiaires, avant et après le stage, avec une attention particulière portée aux représentations liées au milieu urbain. Dans cette partie, figure aussi une première réflexion des participants et de l'association sur le degré de convergence des valeurs associées à l'activité de cueillette par les participants et par l'association. (augmentation de la résilience alimentaire, réduction de l'empreinte écologique, prise de conscience politique, sensibilisation aux enjeux du changement climatique, socialisation).

La Genevraye, terrain de l'enquête, est une petite commune de Seine-et-Marne située à 13 kilomètres de distance de Fontainebleau, dans un contexte semi-rural. Ce dernier a été jugé par l'équipe de *Connected by nature* plus apte à susciter une posture d'ouverture vers la cueillette chez un public de cueilleurs novices, par rapport à un contexte urbain ou péri-urbain. Selon l'association, une expérience très immersive, dépaysante et propice au recueillement était plus à même de véhiculer un sentiment de confiance vis-à-vis de la nouvelle activité. Le défi a donc été de donner aux stagiaires les outils techniques et "psychologiques" pour aboutir au transfert du

comportement de cueilleur dans les lieux de vie quotidiens, notamment pour ceux qui parmi eux habitent en milieu urbain.

Au niveau méthodologique, vu l'échantillon restreint, la recherche se base principalement sur des outils ethno-anthropologiques : observation participante à la formation, entretiens semi-directifs et focus-group thématiques avec participants, formateur et membres de l'association.

1. Contexte, terrain et enjeux de la recherche

1.1 *Connected by nature* : de l'élaboration d'un projet associatif...

Connected by nature est une jeune association fondée en 2014. Selon la définition donnée par son président, elle est « née de la rencontre d'acteurs engagés dans les milieux sociaux, environnementaux et plus largement dans la promotion des alternatives. » Cette association est porteuse d'un projet d'éducation populaire et de coopération articulant une réflexion sur la question sociale à une réflexion sur la question environnementale.

CBN peut-être rapprochée – et se revendique ouvertement – des mouvements écologistes qui émergent depuis les années 1990, comme ceux des Villes de Transition de Rob Hopkins², ou ceux de la décroissance. Selon Luc Semal qui les a largement étudiés, ceux-ci ont fondé leur engagement sur la conviction de l'imminence d'une rupture écologique de type catastrophique, « non pas au sens d'une sorte d'apocalypse écologique, mais au sens d'un basculement global et irréversible d'un état du monde à un autre. »³ Toujours selon Semal, ces mouvements proposent une nouvelle rhétorique du catastrophisme, que l'on pourrait qualifier de *catastrophisme positif*. Autrement dit, ils ne relèvent pas d'une inspiration survivaliste ni d'une « fascination pathologique » pour l'effondrement, mais ce dernier est utilisé « comme point d'entrée pour penser la vulnérabilité des sociétés modernes face aux discontinuités environnementales »⁴ et proposer des solutions positives.

² Hopkins R. (2008). *The Transition Handbook : From Oil Dependency to Local Resilience*, Chelsea :Green Publishing

³ Semal L. (2013). *Politiques de la catastrophe*, Insitut momentum, communication écrite du séminaire du 15 mars 2013 (en ligne)

⁴ Id.

Dans ce contexte, la notion de résilience, au sens de Rob Hopkins,⁵ est centrale dans le projet associatif de CBN. La résilience est la capacité « d'adaptation à un monde futur sans pétrole ou à ressources naturelles plus limitées », ce qui implique « un souci ici et maintenant de modération, de responsabilité et de sobriété de nature à pouvoir atténuer les effets, par exemple, du changement climatique ».

À partir de cette notion, le projet associatif de CBN se structure autour de deux axes d'action : environnemental et social. D'une part, elle veut transmettre une vision plus systémique des rapports homme-nature qui se traduit dans la promotion d'activités de « reconnexion » avec l'environnement dit naturel. Pour CBN, « cette démarche, sans idéaliser la nature comme un paradis perdu, pose la question d'une excessive séparation des sociétés contemporaines avec l'environnement naturel et avec les phénomènes et rythmes naturels. Elle propose ainsi un certain nombre d'expériences, de redécouverte de ce qui fait « environnement » dans les espaces de vie. »

D'autre part, et de façon homologue aux mouvements de transition, CBN valorise la confiance et le lien social, ainsi que les modèles participatifs de gouvernance locale où les citoyens s'engagent dans la gestion de leur environnement de vie proche, en particulier dans l'espace urbain.

À la rencontre de ces deux axes d'intérêt se trouvent les initiatives que Krasny et Tindball⁶ ont définies comme pratiques d'écologie citoyenne :

« Civic ecology practices are community-based, environmental stewardship actions taken to enhance green infrastructure, ecosystem services, and human well-being in cities and other human-dominated landscapes. »⁷

Les initiatives d'écologie citoyenne représentent une des formes principales de mobilisation sociale promues par CBN pour valoriser les services environnementaux non-monétarisés et tendre vers la résilience des territoires. CBN est un facilitateur de co-construction de cette résilience, à travers le développement de projets de coopération internationale,

⁵ Rob Hopkins, op.cit.

⁶ Krasny M-E, Tidball K.. (2015). *Civic Ecology: Adaptation and Transformation from the Ground Up*. MIT.

⁷ Krasny, M-E, et al., (2014). «Civic ecology practices: Participatory approaches to generating and measuring ecosystem services in cities», *Ecosystem Services*, vol 7, 2014, p.177

d'accompagnements à la transition des territoires, mais aussi de formations collectives dans lesquelles s'inscrit le stage « À la découverte des plantes sauvages comestibles ».

1.2 ... à l'intégration d'une ambition de recherche.

La question de la recherche est apparue très tôt comme une exigence des membres de CBN. D'une façon générale, pour l'association, elle constitue un outil de « mise en perspective permanente qui permet une prise de recul nécessaire », et donc aussi un moyen de production de sens « qui, passant par la déconstruction et la remise en question de nos savoirs a priori, participe à l'élaboration d'un nouveau sens sur des problèmes émergents ».

Elle est perçue comme un processus « de validation d'une intuition première sur une question donnée : la recherche vient dire si oui ou non, cette intuition avait un intérêt, si elle a atteint son but et si elle a été développée suffisamment bien pour que la vision soit partagée » ou non par les participants aux projets.

Un souci de crédibilité est aussi attribué aux études menées en collaboration avec des représentants du monde académique. En effet, « la recherche est valorisée dans notre société, et on écoute davantage des résultats qui ont été confirmés scientifiquement ».

D'une façon plus concrète, un premier axe d'interrogation articule les objectifs d'ordre social et environnemental qui guident l'action de CBN : « La nature peut-elle constituer un objet-support de création ou renouvellement des liens sociaux dans le sens d'une interdépendance « heureuse » avec notre communauté de vie ? » En sens inverse, « si on amène un groupe de personnes à changer de regard sur la nature proche, augmenter et diversifier leurs modes d'interaction avec les lieux verts qui les entourent, seront-ils amenés à mieux les protéger, entre autres par des initiatives de mobilisation citoyenne dans le milieu urbain ? Comment ces deux processus se concrétisent-ils ? »

Un deuxième axe de questionnement concerne l'articulation entre l'écologie civique et l'écologie institutionnelle. « Quelles sont les formules de gestion de la nature issues du cadre institutionnel ? Comment le développement

durable est implémenté dans les politiques publiques, et comment, en revanche, imaginé et/ou concrétisé les citoyens ? »

Pour l'ensemble de ces raisons, CBN compte dans son équipe une anthropologue, responsable du développement des projets de recherche ethnologique qui côtoient les projets d'action. La présente étude dans le cadre du stage « À la découverte des plantes sauvages comestibles » constitue la première réalisation de cette collaboration.

1.3 Un terrain d'enquête: la formation aux plantes sauvages comestibles

La formation est constituée d'un cycle de stages d'initiation à la cueillette de plantes sauvages comestibles. Trois sessions de stage sont prévues, début septembre, fin novembre et début avril. Ce choix repose sur l'intérêt de démontrer la diversité des plantes sauvages comestibles que l'on peut trouver en un même lieu tout au long de l'année, en fonction des saisons et tout particulièrement dans des périodes de l'année où l'on imagine la nature peu riche de ressources nourricières. Chaque session de stage se déroule sur trois jours, du vendredi après-midi au dimanche après-midi. La formation est ouverte à 8 participants et s'adresse à la fois à des acteurs associatifs ou des travailleurs sociaux désireux d'utiliser les nouveaux acquis comme support de médiation, et à des personnes en situation de précarité pour qui la cueillette, dans la vision de l'association, « peut constituer un intéressant outil de redécouverte de leur capacité à agir et à construire des solutions dans leur environnement immédiat ». En raison du public visé, l'association a pris le parti de rendre le cycle entièrement gratuit pour les participants. Le recrutement des participants s'est fait à travers les réseaux professionnels, associatifs et dans le cercle de connaissances des organisateurs. Le recrutement s'est avéré particulièrement difficile du fait de l'engagement demandé sur une longue période.

Le stage se déroule en Île-de-France, dans la commune de La Genevraye (département de Seine-et-Marne). Le milieu de l'activité est donc semi-rural. Ce choix a été motivé d'une part par des questions logistiques de facilité de logement, et d'autre part, parce que, selon l'association, le milieu rural, au contraire du milieu urbain, est un contexte d'exposition à une plus ample variété botanique et à une plus grande abondance de plantes

sauvages : il « permet de créer une « bulle » propice à l'imprégnation du nouveau savoir botanique, de maximiser l'effet groupe et de mettre en confiance les stagiaires ». En revanche, il nécessite pour des cueilleurs novices un transfert et une intégration des connaissances et du comportement de cueilleur dans la temporalité et dans les lieux de vie quotidiens qui appartiennent à un autre contexte, l'urbain. À cet égard, CBN fait l'hypothèse que la cueillette est une activité pouvant éveiller une nouvelle curiosité à l'égard des lieux de vie quotidiens urbains et périurbains, qu'il serait possible d'appréhender à partir de la distribution des espaces verts et des niches de flore. La formation a-t-elle entamé ce processus de changement des représentations et usages de l'espace de vie ?

Pour l'association, l'acquisition de compétences techniques sur la flore sauvage comestible est aussi une occasion pour interroger les habitudes alimentaires des participants, en particulier sur le thème de la diversification de l'alimentation. Cette dernière a trait à la préoccupation écologique étroitement liée à la notion de résilience alimentaire, qui caractérise la vision du monde de CBN : autrement dit, la cueillette se positionne comme une solution d'approvisionnement alternative, « plus locale, moins coûteuse en énergie, moins carnée », par rapport au « réseau de production et de distribution faiblement durable » dont dépend l'alimentation de la société actuelle. La recherche a aussi l'objectif de vérifier le degré de convergence de cette représentation de la cueillette par l'association avec celle des stagiaires. Au début, au cours et à la fin de la formation, quel est pour ces derniers le degré d'association de l'activité de cueillette avec la notion de résilience alimentaire et de réduction de l'empreinte écologique ?

D'autre part, au niveau culinaire, la cueillette des plantes sauvages comestibles est perçue par CBN comme un moyen d'élargir la palette des goûts actuelle jugée trop pauvre. En effet, la plaquette de présentation de la formation cite : « 90% de notre alimentation actuelle repose sur une vingtaine de plantes standardisées, quand 12 000 plantes sauvages comestibles sont connues en Europe ». La question gustative et culinaire permet d'introduire dans l'argumentaire de l'association une dimension ludique et de plaisir de la pratique de la cueillette, ce qui peut inciter à l'introduction de cette nouvelle pratique dans les habitudes des stagiaires.

Par ailleurs, la structure de la formation, sous forme de cycles sur un temps long, est supposée favoriser cette introduction grâce à l'itération des moments de formation et d'action collective, et donc à la multiplication de l'expérience nécessaire à l'acquisition du savoir pratique.

1.4 La cueillette en ville dans la littérature

Ce triple questionnement présente des points communs avec les interrogations scientifiques qui émergent à la lecture de la littérature sur les pratiques de cueillette urbaine et périurbaine. En effet, la cueillette vient poser de façon originale la question de la place de la nature à l'intérieur des espaces urbains contemporains, et cela tant en termes de modèle d'aménagement, de modalités de réglementation et de gouvernance, que d'usages sociaux. D'une façon plus générale, les pratiques de cueillette pourraient nourrir une réflexion sur les représentations de l'espace public en tant qu'espace ouvert, ainsi que sur son accessibilité par les habitants.

En effet, les pratiques de cueillette viennent bien souvent défier les limites des fonctions assignées en ville aux espaces verts, bien souvent d'ordre récréatif et esthétique. Ces fonctions ne sont pas seulement assignées par l'aménagement, mais aussi codifiées par les usages sociaux.

La cueillette tend à radicaliser la trame verte en déclôturant les espaces : les cueilleurs urbains s'intéressent aux espaces « interstitiels », où la nature se manifeste de façon spontanée ou inattendue, en marge des pratiques habituelles, voire « abandonnés », car apparemment « inutiles », en les valorisant en tant que tels. Les cueilleurs mettent en avant d'ailleurs la fonction productive et nourricière de la nature en ville, mais d'une façon différente par rapport aux phénomènes citoyens d'agriculture et même d'élevage urbains et périurbains. Si ceux-ci ont contribué à faire évoluer le rapport avec les espaces verts en ville, notamment en les remettant à l'honneur en tant qu'espaces productifs nourriciers, ils demeurent des lieux clos et localisés. Ils sont souvent attribués à un groupe fermé (association) qui se les approprie et y investit son travail, là où les cueilleurs sont porteurs d'une idée de nature urbaine, vue comme un bien commun diffus, avec laquelle l'interaction est individualisée et fluide dans la vie quotidienne, et

qui relève fortement de « géographies de vie individuelles ».

Ainsi, la cueillette pourrait être interprétée comme une pratique à la fois interstitielle et subversive⁸.

De fait, elle peut rencontrer des difficultés à être légitimée, comme c'est le cas dans un certain nombre de métropoles américaines où les autorités ont des visions ambiguës/ambivalentes et adoptent des attitudes et réglementations différenciées. Pour ses pratiquants, au contraire, elle peut constituer une forme forte de réappropriation des espaces et de redécouverte de la nature, à grande valeur sociale⁹.

Il est à ce titre tout à fait intéressant de relever les perceptions des participants aux stages sur cette dimension de la place de la nature en ville et la place que la cueillette pourrait tenir dans ce contexte, tout autant que de suivre l'évolution de ces représentations le long du cycle de formation.

2. Une recherche collaborative : méthodes et résultats préliminaires

2.1 Les principes de la recherche-action collaborative

Afin de répondre aux interrogations formulées explicitement par CBN, il était nécessaire d'adopter une démarche de recherche qui permette de les articuler concrètement avec le questionnement de la chercheuse. Parmi les différentes modalités de réalisation de recherches, les démarches de recherche-action collaborative¹⁰ sont apparues comme très adaptées aux valeurs et à la logique d'éducation populaire de l'association.

Souvent utilisée dans le contexte du travail social ou de l'éducation, et tout particulièrement au Canada, même si elle continue à faire débat, la recherche-action collaborative rencontre un intérêt grandissant dans le milieu académique. Elle appartient à l'ensemble plus vaste des recherches partenariales, c'est-à-dire des recherches qui associent des « chercheurs académiques et des acteurs de la société civile, qu'il s'agisse de praticiens, d'acteurs associatifs ou bien encore d'acteurs socio-économiques »¹¹. Pour

⁸ McLain R. et al., (2014). «Gathering “wild” food in the city », op.cit., p.221

⁹ Id., p.236

¹⁰ Hopkins R., (2008). *The Transition Handbook*, op.cit.

¹¹ Audoux C., Gillet A., (2015). « Recherches participatives, collaboratives, recherches-

distinguer les multiples formules lexicales (recherche collaborative, recherche coopérative, science-action, recherche-action) et les divers modes d'interaction entre acteurs et chercheurs, aux frontières souvent poreuses, Christine Audoux et Anne Gillet¹² proposent trois clés de compréhension.

1. Le moment de la collaboration : sur le continuum du processus de recherche qui va de l'élaboration de la problématique à la restitution des résultats, les acteurs de la société civile peuvent être mobilisés à différents moments, de façon plus étendue ou plus ponctuelle. Par exemple, dans les recherches participatives, les acteurs interviennent souvent lors de la collecte des données, à travers la mise en place d'un protocole élaboré par le monde scientifique afin de répondre à une question qui ne concerne que les chercheurs. C'est le cas, par exemple des campagnes de recensement des espèces de la flore et de la faune. Dans le monde des plantes sauvages, c'est par exemple le cas du projet « Sauvages de ma rue » du Muséum d'histoire naturelle (<http://sauvagesdemarue.mnhn.fr/>). En revanche, la recherche collaborative – et plus particulièrement dans les modalités de sa mise en œuvre retenues par CBN – prévoit une association des acteurs à toutes les étapes du processus de recherche, en tant que « partenaires symétrisés avec le chercheur »¹³. Les hypothèses et la méthodologie font l'objet d'une discussion et d'une élaboration conjointe ente le chercheur et l'association. Les participants aux projets de CBN constituent pour leur part un troisième acteur auquel la recherche, ses finalités et ses enjeux sont expliqués dès le début. Les résultats sont partagés, confrontés et validés avec les participants à l'enquête.

2. La visée de la recherche : la recherche-action a comme objectif d'analyser attentivement et rigoureusement une problématique issue de la pratique telle qu'elle se déploie dans des situations sociales concrètes. Ces situations « visent à répondre à des questions importantes pour [les acteurs] en essayant de transformer avantageusement des aspects de ces réalités vécues. En plus de participer au développement et à l'émancipation des personnes et

actions : mais de quoi parle-t-on ?», in Les chercheurs ignorants (coord.), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Rennes: Presses de l'EHESP, p.44.

¹² Id.

¹³ Darré J-P, cité in Id., p.45

des communautés, il est également attendu que ces innovations provoquent des retombées scientifiques, comme le souhaitent les chercheurs. »¹⁴

3. Enfin, en lien tout particulièrement avec la première clé, les modalités de la collaboration peuvent être plus ou moins inclusives. La recherche collaborative se constitue en tant qu'« espace de co-construction des connaissances qui dépasse les clivages traditionnels entre [...] l'exécutant et le concepteur, les savoirs pratiques et théoriques, les savoir profanes et experts »¹⁵ : autrement dit, la recherche ne repose pas sur un rapport fortement hiérarchisé ou imperméable entre les places de chercheurs et de praticiens.

En ce sens, les acteurs sociaux et les participants aux actions sont eux aussi dépositaires des savoirs et participent à la formulation d'hypothèses et la réalisation d'actes de recherche. Il s'instaure alors un dialogue permanent entre les praticiens et le ou les chercheurs, au cours duquel le praticien peut un temps se faire chercheur au cœur du processus. De la même manière, en participant aux activités, en expérimentant l'épreuve de la pratique, le chercheur se fait un temps praticien. Ainsi, le collectif de recherche devient un collectif praticien-chercheur : cette figure tantôt individuelle tantôt collective est au centre du dispositif de recherche.

Au final, compte tenu des principes de fonctionnement qui la régissent, la recherche-action collaborative a été adoptée comme démarche générale de l'étude, de commun accord entre l'anthropologue et les membres de l'association. Les outils concrets de mise en œuvre de l'étude seront présentés dans le paragraphe qui suit.

2.2 Les méthodes mises en place pendant le stage « À la découverte des plantes sauvages comestibles »

Ainsi, de façon très concrète, dans le cadre du projet présenté ici, les méthodes de recueil des données ont été élaborées de concert entre le chercheur et les organisateurs du stage, aboutissant à un éventail de

¹⁴ Bourassa B., (2015). «Recherche(s)-action(s) : de quoi parle-t-on?» in Les chercheurs ignorants, *Les recherches-actions collaboratives*, op.cit., p.35

¹⁵ Audoux C., Gillet A., « Recherches participatives, collaboratives, recherches-actions : mais de quoi parle-t-on ? », op.cit., p.46

dispositifs diversifiés et complémentaires.

Le premier outil est un questionnaire envoyé avant la tenue du premier stage à l'ensemble des participant-e-s. Ce questionnaire a été élaboré à partir d'éléments issus de la littérature scientifique sur le sujet de la cueillette et propose aux participants, avant même d'entamer leur processus de formation, de faire part d'un certain nombre de représentations et d'interrogations pratiques préalables. Plus précisément, le questionnaire contient des questions ouvertes et fermées, et est articulé autour de quatre thèmes :

1. raison de la participation au stage et attentes
2. représentations de la cueillette, en particulier en milieu urbain
3. expériences de cueillette préalables au stage et projections relatives à l'intégration de la cueillette après le stage.
4. canaux d'approvisionnement alimentaire actuels.

Le questionnaire a été diffusé avant le début du stage, toutefois pour des questions techniques (mauvais fonctionnement temporaire du questionnaire en ligne), une partie des réponses ont été récoltées par entretien sur place.

La chercheuse a participé à l'ensemble des activités pédagogiques, dans une posture d'observation participante, ce qui a permis la récolte de matériel ethnographique sur le déroulement du week-end.

Enfin, le programme a été ponctué de moments de réflexions collectives où les participant-e-s débattent et confrontent leurs idées. Pendant ces groupes de parole ont été mises en place des formes d'activité hybrides entre l'animation et l'outil de recherche de terrain. Ces activités ont permis de compléter les données issues des questionnaires. La démarche de recherche était explicite lors de ces moments collectifs, et matérialisée par la présence du dictaphone qui a permis de les enregistrer. Une prise de notes était effectuée tantôt par le chercheur, tantôt par un membre de l'association. Les dispositifs hybrides mis en œuvre ont été :

1. Exercice de présentation en binôme : l'activité s'est déroulée le premier jour, après une promenade introductive aux plantes sauvages disponibles sur le site du stage, guidée par l'animateur. Elle était organisée en deux temps.
 - a. Dans un premier temps, les membres de chaque binôme échangent entre eux : chacun avait à disposition 5 minutes pour se présenter. Un maître du

temps donne le signal pour inverser les rôles

b. Ensuite, dans une discussion collective, chacun présente l'autre membre de son binôme.

Les membres de l'association, le formateur et le chercheur participent aussi à l'exercice. Des questions utiles à la recherche ont été introduites, à savoir : Qu'est-ce que la cueillette des PSC représente pour toi ? Qu'est-ce que ce stage représente pour toi ? Quel est ton ressenti par rapport à la balade introductive ?

2. Un groupe de parole thématique a eu lieu le dernier jour, avant la dernière activité de formation proposée aux stagiaires, à savoir un moment de cueillette en binôme et en autonomie. Quatre questions ont été proposées aux stagiaires, avec l'objectif d'explorer leur représentation de la pratique de cueillette suite à l'expérience du premier stage : Pensez-vous que d'ici le prochain stage vous allez cueillir ? Si oui, où, quand, avec qui et dans quel objectif ? Qu'est-ce qui pourrait vous aider dans cette démarche ? Qu'est-ce qui pourrait vous limiter ?

Après un temps de réflexion d'environ 20 minutes, individuel ou en binôme, il a été demandé aux stagiaires de partager leurs réponses. Ensuite, l'animateur a pris la parole pour exposer sa vision et sa pratique quotidienne de la cueillette à partir d'un commentaire aux réponses des stagiaires.

3. Groupe de parole final général : les stagiaires dressent un bilan de la session et on leur attribue des « devoirs » pour la prochaine session.

Pour l'association, ces activités avaient l'objectif de mettre les stagiaires dans une situation d'imprégnation de nouveaux savoirs, mais également dans une posture de réflexion sur leur perçu, sur l'acquisition des connaissances et sur la manière dont leur positionnement évolue au regard des différentes expériences qui leur sont proposées.

Les matériaux recueillis ont été traités par une analyse thématique de texte de type qualitatif effectuée par l'anthropologue. Certaines des réponses au questionnaire ont pu être transformées en données chiffrées et représentées graphiquement. Les premiers résultats ont été ensuite discutés avec les membres de l'équipe de *Connected by nature*, qui ont complété le corpus avec leurs propres observations ethnographiques et notes prises au cours du stage. Un deuxième temps d'analyse a suivi, afin d'approfondir les thèmes

pertinents avec la problématique de recherche soulevée par l'association, mais aussi en fonction des nouvelles pistes de questionnement qui ont émergé, notamment autour des freins d'ordre normativo-social que certains participants ont mis en évidence.

2.3 Les résultats préliminaires

Dans la suite de l'article, nous présenterons quelques résultats préliminaires relatifs au premier stage. En particulier, il a été choisi de restituer les éléments relatifs :

- aux motivations et à la vision de la cueillette avant le stage, en référence en particulier à la thématique de la résilience dont la promotion a été à la base de la conception de la formation par l'association CBN ;
- et à la projection de la cueillette dans les espaces de vie avant et après le stage, avec une attention particulière à la question du milieu urbain.

2.3.1 Cueilleur ou pas : les plantes vertes comme discriminant ?

Le groupe est constitué de personnes entre 28 et 57 ans (F=3, M=5) vivant en Île-de-France (n=5) ou en Bourgogne (n=3). En son sein, on peut distinguer deux sous-groupes par génération, chacun constitué à son tour de 4 personnes : (1) un groupe de trentenaires (de 28 à 33 ans) ; (2) un groupe plus âgé avec des membres d'âges plus diversifiés (40 ans, et de 46 à 57 ans). Tous ont une forme d'engagement social par leur travail ou bien un engagement bénévole associatif ou citoyen, mais les deux groupes se distinguent sur plusieurs points :

- le milieu de vie : le groupe des trentenaires est constitué entièrement d'habitants du milieu urbain. En revanche, le groupe plus âgé est constitué de deux personnes, Rob et Martin¹⁶, ayant une expérience de la vie urbaine mais qui ont fait le choix de s'éloigner du contexte urbain de façon partielle ou définitive dans les 3 dernières années. Les deux autres, Paul et Marie,

¹⁶ Les noms des participants sont des noms d'emprunt. Dans le texte, ils sont suivis d'un code de trois lettres, la première indiquant le groupe d'âge : J pour le groupe des "jeunes" trentenaires, A pour le groupe plus âgé. La deuxième lettre indique le milieu de vie : U pour urbain, R pour rural, D pour double, pour les participants ayant un double domicile, en ville et à la campagne. La dernière lettre indique le sexe, H pour les hommes, F pour les femmes.

tout en habitant en milieu urbain ont accès au milieu rural régulièrement sur l'année pour des périodes de plusieurs semaines (2 mois environ au total).

- Autoreprésentation de l'expérience de cueilleur : bien que le stage s'adressait à des novices de la cueillette, tous les stagiaires l'ont déjà expérimentée, même si de façon limitée ou occasionnelle, mais les deux groupes ne portent pas le même regard sur cette pratique préalable. Les membres du groupe des trentenaires se considèrent comme des néophytes complets, voire des naïfs de la cueillette. Toutefois ils ont déjà pratiqué la récolte de champignons, d'herbes aromatiques, de châtaignes et d'autres fruits de ronces (mûres, framboisiers) ou encore de noix ou noisettes tombées par terre. Les membres du groupe plus âgé se considèrent comme étant déjà initiés à la cueillette ou comme cueilleurs débutants. Leur expérience inclut, en plus des catégories cueillies par les novices, des espèces de plantes vertes très communes et faciles à reconnaître, des « classiques de la cueillette » de comestibles, comme l'ortie (*urtica dioica*) ou le plantain (*plantago lanceolata* et *plantago media*). La cueillette de ce type de plantes demande un engagement différent de la part du cueilleur, puisque ce dernier coupe ou arrache les feuilles-mêmes de ces plantes, mais aussi une capacité d'observation et de reconnaissance plus poussée. Ce type de pratiques semble donc constituer un deuxième cran d'engagement dans la pratique de la cueillette susceptible de faire évoluer l'autoreprésentation de *non-pratiquant* à *cueilleur débutant* : cette hypothèse mériterait néanmoins d'être vérifiée sur un plus large échantillon.

Les clivages entre les deux groupes présentés dans le paragraphe précédent n'ont pas été voulus et sont dus au hasard du recrutement.

2.3.2 Pourquoi cueillir : au-delà du plaisir... la politique ?

Chez les stagiaires, la participation à la formation et l'intérêt pour la pratique de la cueillette reposent sur un éventail de motivations personnelles assez hétérogènes. Une dimension de plaisir semble émerger de façon transversale chez tous les participants, plaisir qui semble lié à la curiosité de la découverte, en particulier gastronomique (découverte de nouveaux goûts), couplé avec une dimension de convivialité : pour tous les participants, la

cueillette représente au moins en partie une activité à pratiquer en compagnie d'autres personnes. Néanmoins, il est possible d'esquisser deux attitudes-types vis-à-vis de la connotation politico-écologique de la cueillette, lesquelles recourent les deux sous-groupes générationnels identifiés au paragraphe précédent. À l'intérieur du groupe plus âgé apparaît un consensus plus marqué quant à la connotation politique de l'activité de cueillette qui semble aller de pair avec la notion d'écologie et de résilience. Les membres de ce groupe se présentent d'ailleurs comme porteurs d'une réflexion sur cette notion, dont la définition, demandée dans une question ouverte et lors de la discussion en groupe, est plus étoffée et proche à celle de Rob Hopkins que chez les membres du groupe plus jeune. Ils partagent d'ailleurs avec l'association une vision du modèle de société contemporain comme non durable du point de vue écologique. Pour eux, donc, à un projet de vie personnelle résiliente correspond aussi un projet de société résiliente. Le seul à ne pas adhérer à une vision politique de la cueillette est Martin_A_R_H, ce qui s'explique par un désengagement total envers la politique « classique ». Néanmoins Martin_A_R_H est porteur de la valeur d'une dimension collective de la résilience, qu'il envisage comme un projet de société. En revanche, à l'intérieur du groupe plus jeune, la cueillette revêt une connotation politique d'une façon bien plus limitée. La résilience est pour deux d'entre eux peu pertinente à la cueillette puisqu'elle appartient à d'autres sphères sémantiques (comme la psychologie) ou parce que la définition en est inconnue. Au contraire, deux stagiaires du groupe considèrent la résilience comme une notion très pertinente : toutefois les définitions qu'ils donnent de cette notion apparaissent comme ayant un caractère complètement personnel sinon « privé », et se réduisent à une approche de survie, c'est-à-dire à la capacité individuelle de se nourrir en temps de pénurie. De plus, la notion de résilience et celles d'écologie et politique sont disjointes dans leur vision de la cueillette (Figure 1).

(ILLUSTRATION 1)

« Illustration 1. Représentations des connotations politique, écologique et de résilience chez les huit stagiaires, avant le début de la formation. À gauche, le groupe des quatre participants plus âgés, à droite les trentenaires. Le nom des participants est suivi de l'indication du milieu de

vie, R pour rural, U pour urbain, D pour double (Paul et Marie tout vivant à Paris possèdent une maison de campagne où ils vivent plusieurs mois à l'année), et du sexe, H pour les hommes, F pour les femmes. »

Chez Lise_J_U_F, la cueillette est associée à une dimension écologique – qui s'explique par le fait de pouvoir accéder « à une alimentation diversifiée et locale sans avoir recours à des produits exotiques » – sans que cet aspect soit lié aux autres dimensions de résilience ou politique.

Il est intéressant de noter que chez les participants plus âgés, la définition de l'activité de cueillette des plantes sauvages comestibles s'accompagne de l'expression explicite d'une nécessité de renouer avec l'environnement naturel, d'être en « symbiose avec la nature » ou de « mieux connaître les bénéfices directs qu'elle offre ». Ce « désir de nature » se reflète en partie dans les choix de vie des membres de ce groupe, qui ont choisi de délaisser l'espace urbain et de s'approprier, d'une manière plus ou moins radicale, un espace de vie rural. Ces motivations n'apparaissent pas de manière spontanée chez les membres du groupe plus jeune. Ainsi, l'adhésion aux questions qui sont au cœur de la démarche de l'association, en premier lieu la résilience, ne semble être partagée au départ que par les stagiaires déjà sensibilisés à la question.

2.3.3 La projection de l'activité de cueillette dans l'espace : lieux et non-lieux de la cueillette en milieu urbain

Une série de questions posées dans le questionnaire avant le stage visaient à mieux cerner les représentations préalables liées à la nature sauvage en général, et à la cueillette en ville.

Interrogés avant le stage sur le contexte de cueillette qui les intéresse, les stagiaires se disent tous intéressés par le milieu rural. Trois personnes se disent intéressées par la cueillette en milieu urbain ou périurbain, deux par le milieu forestier. Toutefois, lorsqu'ils sont amenés à citer des lieux concrets de cueillette envisagés, ils citent des lieux ruraux et mentionnent comme lieux concrets, des lieux publics (bois et forêts, sous-bois forestiers, chemins, fermes, champs, lieux de vacances, prairies en friche) ou privés

(jardins), sans mentionner d'autres lieux urbains.

D'autre part, la cueillette en général, et en contexte urbain en particulier, soulève des appréhensions généralisées relatives aux risques d'intoxications dues à des erreurs dans la récolte, aux conséquences des pesticides, de la pollution, ou du contact avec des déjections animales, comme l'échinococcose.

(ILLUSTRATION 2)

« Illustration 2. Projection de l'activité de cueillette dans les contextes rural, urbain et périurbain par les huit stagiaires avant le début de la formation »

Quant à la vision de la nature sauvage en ville, elle ne fait pas l'unanimité, sauf pour deux aspects : elle favorise la biodiversité et « elle n'est pas sale ». Les deux groupes se différencient nettement à propos de deux attributs de la nature sauvage : le groupe plus âgé est unanime pour dire qu'elle devrait être favorisée et non limitée à des lieux dédiés, là où le groupe plus jeune présente des avis moins arrêtés et plus mitigés (Figure3). Aucun des participants ne connaît la législation qui régleme la cueillette.

(ILLUSTRATION 3)

« Illustration 3. Représentations de la nature sauvage en ville chez les huit stagiaires avant le début de la formation. Encadrés, les résultats les plus significatifs. Dans les carrés, les deux connotations qui font le consensus – en positif ou en négatif – parmi les huit stagiaires. Dans les cercles, les connotations qui font le consensus dans le groupe plus âgé (barre verticale claire) mais non dans le groupe plus jeune (barre verticale foncée). À noter le nombre plus élevé de réponses neutres (« je suis plutôt d'accord » ou « je ne sais pas »), dans ce dernier groupe. »

Qu'en est-il des représentations après le stage ? À partir du moment où nous nous intéressons à la nature en ville, nous nous focalisons ici sur les représentations des participants plus jeunes, ceux qui ont un profil plus urbain.

Tous les quatre, lors des activités menées pendant et à la fin de la session de

stage, ont exprimé une confiance accrue en matière de risques sanitaires, notamment pour ce qui concerne le danger de l'échinococcose, question abordée par le formateur qui a levé l'appréhension d'une part, en expliquant les modalités de contraction de cette maladie et d'autre part, en informant du fait qu'elle n'est pas présente dans leur régions de provenance.

De plus, les stagiaires ont le sentiment d'avoir acquis une base de connaissances et une capacité de reconnaissance des plantes comestibles assez solides, bien que limitées en variétés, pour pouvoir pratiquer la cueillette, sans prendre de risques d'intoxication.

Le stage a déclenché une prise de conscience d'un *potentiel de comestibilité* répandu, insoupçonné auparavant, existant en ville, ce qui suscite un sentiment de surprise. La prise de conscience s'accompagne de la perception d'une abondance du comestible sauvage dans les espaces de leur quotidien, même si cette abondance est perçue à des degrés différents chez chacun des stagiaires du groupe, le plus haut degré étant représenté par Ben_J_U_H qui dit s'être rendu compte « qu'il est possible de cueillir partout, dans tout petit recoin non bétonné ».

Cette prise de conscience de la disponibilité de plantes comestibles dans les lieux de proximité a entraîné un changement de regard sur ces espaces. Les quatre participants expriment donc l'intention de prêter plus attention à la nature qu'ils côtoient et d'apprendre à mieux la connaître à travers l'observation et l'utilisation des plantes comestibles. Deux phrases emblématiques décrivent cette nouvelle attitude. Julien_J_U_H, en se référant à un petit jardin potager dont il s'occupe, indique qu'il ne va plus voir de la même façon les dites mauvaises herbes, qu'il ne va plus les arracher mais essayer de les utiliser. Selon Kamila_J_U_F, « si on connaît les plantes sauvages comestibles autour de soi, on va finir par mieux connaître son quartier ».

Conjointement à l'émergence de ces réflexions, apparaissent toutefois de nouveaux freins d'ordre normativo-social, qui se reflètent dans la projection spatiale de la pratique de cueillette à venir dans les espaces de la ville. Ces freins apparaissent chez trois personnes sur quatre : seul Ben_J_U_H n'exprime pas d'inhibitions vis-à-vis de la pratique en ville, tout en veillant à la pollution et à l'usage des herbicides dans les lieux de cueillette.

Ainsi, Kamila_J_U_F, Lise_J_U_F, Julien_J_U_H ressentent tous les trois une incongruité entre la disponibilité de plantes comestibles dans certains lieux publics, et donc un usage potentiel de ceux-ci en tant que lieux de cueillette, et les fonctions pré-assignées à ces espaces. Par exemple, les parcs constituent dans leur représentation des espaces de détente et de passage, où l'aménagement est tel qu'ils apparaissent comme trop artificiels pour légitimer une activité de cueillette. Les zones d'usage y sont trop explicitement identifiées et règlementées, le travail d'entretien réalisé par l'administration municipale est trop visible. Il y a d'une part, l'impression d'un cadrage des activités permises et d'autre part, un sens du respect de ce travail d'entretien que l'on ne veut pas détériorer. Les jardins du Luxembourg, les Tuileries, mais aussi des parcs de quartier, comme le parc Montsouris, évoquent ces sentiments. Ainsi, pour pratiquer la cueillette, les stagiaires envisagent de rechercher des espaces « semi-sauvages », auxquels est associée une fonction plus floue, comme les bords de Marne, ou bien encore des espaces clos, où l'on se sent « chez soi » et donc légitimes, comme les jardins privatifs ou les espaces verts sur les lieux de travail et à l'école. Cueillir en dehors de ces espaces expose aussi au regard des autres, et renvoie donc à la question de l'image publique de soi et de l'acceptabilité sociale d'un comportement encore ressenti comme non-conventionnel. Pour s'abriter du regard de la société, les stagiaires envisagent la possibilité de cueillir en groupe.

Une deuxième incongruité ressentie est d'ordre temporel, dans le sens où la cueillette est encore envisagée comme une activité qui nécessite un temps relativement long, qu'il est difficile de faire correspondre au rythme de la ville où les activités s'enchaînent et où le temps est toujours trop limité. Cette opposition temporelle est particulièrement présente dans les représentations de Julien_J_U_H, qui explicite : « je ne me vois pas cueillir parmi des gens qui courent en costard ».

Conclusion

À partir de ces données préliminaires, on observe au cours de la première session de stage une première transformation des représentations de la

cueillette, en relation aux espaces de vie. En effet, cette expérience a permis, notamment aux quatre participants urbains complètement novices, d'entamer une réflexion sur la nature sauvage qui est présente dans leurs lieux de vie, réflexion qui à son tour les amène à s'interroger sur les usages assignés par la communauté de vie et l'administration à ces mêmes lieux. Essayer de se projeter dans des espaces en tant que cueilleurs les pousse donc à mettre en question leur positionnement vis-à-vis des usages codifiés de la nature en ville. Ce processus de repositionnement, à peine amorcé et abordé ici seulement à travers les représentations qui ont immédiatement suivi le premier week-end de formation, semble correspondre à l'hypothèse de l'association organisatrice pour qui la cueillette peut constituer une pratique-support pour changer de regard sur la nature proche, ainsi que pour augmenter et diversifier les modes d'interaction avec les lieux verts qui nous entourent. Cela sera donc à suivre au cours du cycle de stages, à travers un monitoring des comportements effectifs de cueillette.

Pour ce qui concerne les motivations écologiques et politiques qui ont été à la base de la mise en place de la formation par l'association – notamment la notion de résilience alimentaire, et réduction de l'empreinte écologique – elles ne sont partagées clairement que par le groupe de personnes déjà sensibilisées à la question. La connotation politique de l'activité de cueillette qui semble aller de pair avec une réflexion approfondie sur les concepts d'empreinte écologique, de résilience et d'alternative sociétale, relève donc chez eux d'acquis préalables à la formation.

Ainsi, le couplage entre la cueillette et ces notions n'est pas immédiat et il n'a pu s'établir sur le temps court d'un week-end. Évoquer ce couplage risque même de susciter un sentiment d'incohérence chez certains participants pour qui le sens écologique et politique de la notion de résilience alimentaire n'est pas du tout acquis. Tout particulièrement, pour les membres du groupe plus jeune, moins engagés, la résilience est une notion inconnue ou bien liée, de manière intuitive, à la survie personnelle. La cueillette a pour eux une valeur ludique et privée, sinon individuelle.

C'est en comparant les données issues des questionnaires avec les réactions des stagiaires au cours des discussions qui ont eu lieu pendant le week-end, que les membres de CBN se sont rendu compte de la distance existant entre

leur vision et celle du groupe plus jeune. Ils ont ainsi pu réorienter les activités prévues pour la clôture du week-end et pour les stages suivants. L'expérience d'intégration d'un dispositif de recherche-action collaborative à la formation a donc été très positive, puisque celui-ci a permis de créer des espaces d'expression et de comparer ouvertement les points de vue des stagiaires et des organisateurs. Il a donc l'impact voulu par CBN sur la mise en réflexion de l'expérience de formation chez toutes les parties prenantes.

Bibliographie :

Audoux C., Gillet A., (2015), «Recherches participatives, collaboratives, recherches-actions : mais de quoi parle-t-on ?», in Les chercheurs ignorants (coord.), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Rennes : Presses de l'EHESP, pp. 44-50.

Audoux C., Gillet A., (2011). « Recherche partenariale et co-construction de savoirs entre chercheurs et acteurs : l'épreuve de la traduction », *Revue Interventions économiques*, n.43, (en ligne le 01 mai 2011, URL : <http://interventionseconomiques.revues.org/1347>).

Bourassa B., (2015). « Recherche(s)-action(s) : de quoi parle-t-on? » in Les chercheurs ignorants (coord.), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Rennes : Presses de l'EHESP, pp.32-35.

Faburel G., (2008). « Les inégalités environnementales comme inégalités de moyens des habitants et des acteurs territoriaux », *Espaces, populations sociétés*, n. 1, pp.111-126.

Gobster P.-H., (2007). « Urban Park Restoration and the “Museumification” of Nature », *Nature and Culture*, vol.2, n. 2, pp.95-114.

Hopkins R., (2008). *The Transition Handbook : From Oil Dependency to Local Resilience*, Chelsea, Green Publishing, 224 p.

Krasny M.-E., Tidball K., (2015). *Civic Ecology: Adaptation and Transformation from the Ground Up*, Cambridge (Massachusetts), MIT, 328 p.

Krasny M.-E. et al., (2014) « Civic ecology practices: Participatory approaches to generating and measuring ecosystem services in cities», *Ecosystem Services*, vol. 7, pp.177-186.

Latour B., (2004). *Politiques de la Nature*, Paris, La découverte.

Les chercheurs ignorants, (2015). *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Rennes, Presses de l'EHESP.

Lotfi M. et al., (2012). « Évolution de la place du végétal dans la ville, de l'espace vert à la trame verte », *Vertigo*, Vol. 12 n. 2, (en ligne : DOI : 10.4000/vertigo.12670)

McLain R. et al., (2014). « Gathering “wild” food in the city: rethinking the role of foraging in urban ecosystem planning and management », *Local Environment*, vol. 19, n.2, pp.220-240.

McLain, R-J et al., (2012). *Gathering in the city: an annotated bibliography and review of the literature about human-plant interactions in urban ecosystems*, Portland, U.S. Department of Agriculture, Forest Service, Pacific Northwest Research Station, 107 p.

Semal L., (2013). *Politiques de la catastrophe*, Institut Momentum, transcription du séminaire du 15 mars 2013 (en ligne : <http://www.institutmomentum.org/wp-content/uploads/2013/10/Politiques-de-la-catastrophe.pdf>)

Semal L., (2009). « Logiques et limites des expérimentations de modes de vie post-carbone : analyse comparative des stratégies de deux mouvements, la décroissance et la transition », Michelle Dobré et Salvador Juan (dir.), *Consommer autrement. La réforme écologique des modes de vie*, Paris, L'Harmattan, pp.177-186.

Pourias J., (2014). *Production alimentaire et pratiques culturelles en agriculture urbaine. Analyse agronomique de la fonction alimentaire des jardins associatifs urbains à Paris et Montréal ?*, thèse de doctorat, AgroParisTech Paris et Université libre de Montréal.

Résumé:

Ce chapitre présente les premiers résultats d'une étude qui explore le processus de découverte de la cueillette de plantes sauvages comestibles par des néophytes initiés à cette activité dans un cadre associatif. Le terrain de l'étude est constitué d'un cycle de stages organisé par l'association d'éducation populaire *Connected by nature*, dans le département de Seine et Marne (Ile de France). Plus précisément, l'objectif a été de comprendre comment la cueillette est mise en réflexivité par les participants à la formation et quel est l'impact de cette dernière sur leurs représentations de l'environnement, de la nature et de l'alimentation, ainsi que leur degré de convergence avec les valeurs que l'association promotrice du stage attribue à la cueillette en termes de résilience alimentaire, engagement écologique et politique. L'étude se base sur une démarche de recherche-action collaborative, en ce sens elle a été co-construite avec l'association et elle emprunte les outils de collecte et d'analyse de l'ethnographie: observation participante, entretiens semi-directifs et focus-group thématiques.

Mots-clés:

Recherche action collaborative; cueillette; plantes sauvages; résilience alimentaire; transition écologique; écologie civique; espaces verts urbains.